

Aux arts, citoyens !

ON LES IMAGINAIT VIVANT dans une yourte, au fond des bois, et récupérant les eaux usées. Ils habitent une maison du Plateau-Mont-Royal, qu'ils rénovent quand ils le peuvent. **Annie Roy** et **Pierre Allard** sont l'avert et l'envers d'une même médaille, l'Action terroriste socialement acceptable (ATSA), qui revendique à ce jour plus d'une vingtaine d'interventions urbaines à Montréal, à Paris, à Vancouver et à Toronto. De l'art interpellateur: quelque 600 troncs d'arbres assemblés dans le parc du Mont-Royal pour dénoncer les coupes à blanc; un VUS explosé pour conspuer notre asservissement au pétrole. Dix ans et deux enfants plus tard, toujours la même fougue, la même capacité d'indignation, le même talent d'invention. Annie a les yeux bleus très pâles et parle d'abondance; Pierre a les cheveux en pétard et s'enflamme souvent. Il arrive que l'un termine la phrase commencée par l'autre. Un couple, quoi.

Vous avez fondé l'ATSA en 1997.

Annie Roy: C'est l'année où l'on s'est rencontrés. Je venais du monde de la danse et Pierre, des arts visuels. Nos premiers rendez-vous ont été placés sous le signe de l'art. Sur le mont Royal, on avait fait un labyrinthe de feuilles mortes et on avait épié la réaction des gens: allaient-ils sauter dedans, le contourner, le détruire? Déjà, l'idée de créer quelque chose dans l'espace public prenait forme.

Quelle est, parmi toutes vos actions, celle que vous referiez volontiers?

Pierre Allard: Parc industriel, au coin des rues Sherbrooke et Saint-Laurent (où se dresse maintenant l'hôtel Godin). Nous avons créé un gros site archéologique composé de rebuts, avec une énorme arche d'ordures compressées, proposant une réflexion sur la société de consommation.

A.R.: Moi, je referais *Attentat n°10*, opération durant laquelle des brigadiers volontaires de 13 à 82 ans ont dressé quelque 10 000 (fausses) contraventions aux conducteurs de véhicules surdimensionnés énergivores ou à ceux qui avaient des comportements répréhensibles, comme laisser tourner le moteur sans rouler.

C'est de l'art, ça?

A.R.: Est-ce qu'un médecin de brousse est moins médecin que celui qui pratique dans un grand hôpital? Notre choix, en tant qu'artistes, est d'avoir une prise de parole engagée et de déstabiliser les gens dans leur quotidien, d'en faire plutôt des acteurs que des spectateurs.

P.A.: Il y a des artistes qui creusent leurs propos esthétiques, d'autres, leur histoire familiale. Nous sommes ancrés dans les problématiques du 21^e siècle. Pour les artistes, on est trop activistes; pour les activistes, on n'est pas assez radicaux.

Et pour les directeurs de musées?

A.R.: Nous serions très fiers d'avoir une rétrospective au Musée d'art contemporain de Montréal!

Quel a été votre premier choc artistique?

A.R.: J'avais une dizaine d'années quand j'ai vu *Starmania*, qui fut un puissant révélateur. Sur le plan personnel, je dirais que c'est quand j'ai dansé, à cinq ans, devant le roi Hassan

II. Mes parents étaient coopérants au Maroc, où j'ai étudié le ballet. Oublier son stress personnel pour aller exprimer plus grand que soi, c'est ça l'art. Ça demande du courage.

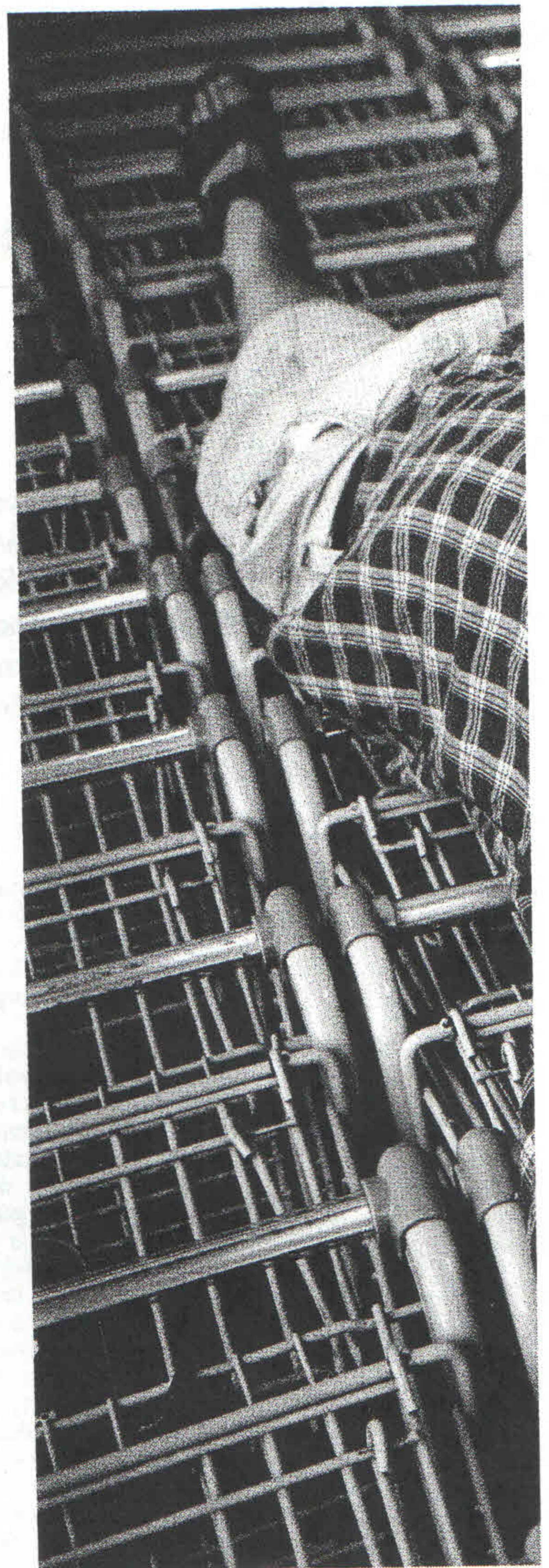
P.A.: J'ai découvert les automatistes en 5^e secondaire. Voir les tableaux en noir et blanc de Borduas a changé ma vie et a décidé de ma voie.

Vous croyez à l'influence de l'art sur les consciences?

P.A.: En infiltrant la rue, on veut toucher le plus de monde possible. Provoquer des discussions sur des enjeux qui, à une autre époque, auraient été tenues sur le parvis des églises.

A.R.: Nous essayons de redonner une sensibilité aux gens qui, bombardés quotidiennement d'images-chocs par les médias, perdent leur sens de l'empathie.

Vous êtes principalement connus pour l'opération annuelle État d'urgence, un « manifestal » artistique et solidaire consistant en un camp pour sans-abri au centre-ville de Montréal. Que répondez-vous à ceux qui vous reprochent de mettre le projecteur sur les itinérants pendant quelques



jours, puis de les retourner à leur misère?

P.A.: Il vaut mieux ne rien faire et attendre dans son salon que ça change? On ne règle pas le sort des sans-abri, c'est vrai, mais on fait prendre conscience de leur condition et on leur facilite la vie pendant cinq jours et cinq nuits: ils n'ont pas à faire la file pour manger, ils reçoivent des vêtements chauds et peuvent voir des médecins.

A.R.: Ceux qui critiquent cette action n'ont pas de cœur. C'est quoi, État d'urgence? Une invitation à participer à un idéal de société. Peut-on être pour l'exclusion sociale? État d'urgence a reçu le prix Citoyen de la culture 2008,

